

*Barbara Selmeci Castioni*  
(Fonds national suisse de la recherche scientifique)  
*Marion Uhlig (Université de Fribourg, Suisse)*

---

Une *auctoritas* en question : *Barlaam et Josaphat*  
ou la richesse poïétique d'une *vita* orpheline

C'est au cœur du XIX<sup>e</sup> siècle, à en croire Henri de Lubac, que « toute la vérité se fit jour » sur la légende de Barlaam et Josaphat<sup>1</sup>. Rappelons-le, cette vie de saints qui prend la forme d'un enseignement du maître à son disciple, véritable *best-seller* d'Ancien Régime attribué à la plume de Jean Damascène, a circulé en Occident durant des siècles dans l'ignorance la plus totale de sa provenance orientale. Aujourd'hui, chacun le sait, *Barlaam et Josaphat* n'est autre que l'adaptation christianisée de la vie du Bouddha<sup>2</sup>. Toutefois, le secret de cette origine levantine a été bien gardé durant les longues heures de gloire de cette légende hagiographique, diffusée dans une quinzaine de versions et adaptations d'expression française entre le XII<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle. On peut cependant relever qu'à partir du XV<sup>e</sup> siècle, la connaissance des langues et des textes de l'Inde bouddhique progresse en même temps que s'élèvent, en contrepoint et en *crescendo*, des voix pour révoquer en doute l'attribution et l'authenticité de la *Vie* de Barlaam et Josaphat<sup>3</sup>. Le *climax* de ce déniement progressif passe pour avoir été atteint lorsque, sous la plume d'Édouard Laboulaye, puis de Félix Liebrecht dans les années 1860, paraissent enfin les traits du Bouddha derrière le masque de Josaphat<sup>4</sup>.

Est-ce à dire que ce lent mouvement de rationalisation et de laïcisation de la légende correspond à une remontée linéaire allant de l'obscurité, pour ne pas dire l'obscurantisme, vers la, voire les Lumières ? Tant s'en faut, bien au contraire. Le mouvement est marqué de

soubresauts, de saillies audacieuses autant que feutrées. Pour le dire vite : les auteurs français, hagiographes, historiens et romanciers, ont toujours eu conscience du caractère problématique de l'attribution de la *Vie* de Barlaam et Josaphat à saint Jean Damascène, ainsi que de la nature fictive des saints et de leur action. Tout, ensuite, devient une question de priorité et de degré. De priorité d'abord, car la rédaction d'une hagiographie est soumise à un impératif double et souvent contradictoire : s'atteler à représenter une histoire fondée en vérité d'une part, d'autre part susciter l'adhésion du lecteur. On imagine aisément que pour répondre à cette exigence bifide, les auteurs soient partagés entre les voies de la rigueur historique et celles de l'agrément littéraire. Une question de degré ensuite, car il est rare que les œuvres hagiographiques optent intégralement pour l'une des deux voies au détriment complet de l'autre. S'agissant de la légende de Barlaam et Josaphat, on va le voir, les auteurs médiévaux, plus parfois que les auteurs modernes, avaient claire conscience du caractère transitoire d'une légende en *translatio* permanente. Les écrivains des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, quant à eux, manifestent régulièrement leurs doutes quant à l'attribution et à l'authenticité de la légende, mais leurs protestations s'effectuent en sourdine, contraints qu'ils sont de ne pas heurter l'Église qui, jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ménage une place *autorisée* à Barlaam et Josaphat. Aussi, avant même de pouvoir *penser* la coïncidence de Josaphat et de Bouddha, il fallait d'abord articuler ce constat simple : la vie de Barlaam et Josaphat est toute fable, son premier auteur est inconnu.

La présente communication s'attachera à saisir la position des écrivains-hagiographes face au caractère problématique de l'attribution et à la dimension inauthentique de la légende par l'analyse de ce qui, dans les textes, revêt la forme d'avertissements adressés au lecteur. Notre propos ne prétend pourtant pas s'inscrire dans le long débat nourri par les philologues sur l'attribution de la légende, dont la somme de Robert Volk constitue l'expression la mieux aboutie et la plus convaincante<sup>5</sup>. Le byzantiniste allemand clôt en effet la discussion en tranchant définitivement en faveur d'Euthyme l'Ibère au détriment du Damascène<sup>6</sup>. Notre démarche vise à comprendre comment, entre le XII<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, l'attribution de la légende à saint Jean Damascène a constitué un enjeu stratégique qui a pu servir, ou au contraire desservir, la réception littéraire de la légende. Autrement dit : la caution damascénienne a permis, non seulement d'inscrire au cœur du calendrier liturgique une matière spirituellement marquée de pièces bouddhiques, mais également de maintenir disponible une matière prétendument hagiographique qui a pu ainsi se prêter aux expérimentations littéraires les plus variées et avoir été reçue comme telle par ses différents destinataires.